**SZÁVAI JÁNOS**

**LES LABYRINTHES DE LA CANONISATION**

Le canon est important. Le canon est nécessaire. Le canon est essentiel. Je pourrai même vous dire que le canon est canon. Ou alors le canon est faux, le canon est superflu, le canon est autoritaire, le canon est à abattre. Soit. Mais comment se fait la canonisation ? Quel est le processus qui mène à la naissance, ou alors à la modification, ou à la destruction des canons ?

 Pour les canons bibliques nous voyons plus ou moins clair. Pour que le texte biblique puisse être considéré comme une écriture sainte, plus exactement : comme l’écriture sainte, c’est-à-dire l’expression de la volonté de Dieu, il faut qu’une institution, c’est-à-dire l’Eglise, une église fasse le tri dans le corpus à sa disposition. Nous connaissons les étapes de ce travail, et les actes qui ont conduit à la différenciation entre les Bibles juif, catholique et protestantes. Une fois la discussion terminée le texte est figé, il est fini, impossible à changer. Ainsi le concile de Laodicée en 360 établit la liste des livres canoniques et interdit l’usage de tout ce qui est hors du canon. On peut donc dire que la canonisation a deux versants, le positif, établissement d’une catalogue, et un négatif, tout aussi important que le positif, le refus, l’interdiction de tout ce que certains, les hérétiques, voudraient faire rentrer dans le canon.

 Il y a un aspect de la canonisation biblique qu’il faut absolument mentionner ici, c’est la problématique de la traduction. Ce qui est étonnant c’est que l’influence du texte n’est point réduit par le passage d’une langue à l’autre. La christianisation de l’Europe, puis des Ameriques se fait indépendamment de la langue du texte biblique utilisée ici ou là. Il n’est point nécessaire d’entrer dans le détail, j’indiquerais simplement le rôle décisif de la traduction en latin de Saint-Jérôme de 382 à 405, celui de Martin Luther en allemand en 1534, la Bible anglaise The authorised version ou King Janes Version (1604-1611), et enfin la Bible hongroise, une bible protestante de Károli Gáspár en 1590. Chacun de ces textes a son importance non seulement dans l’histoire religieuse, mais tout aussi bien dans les littératures en question.

 J’arrive ainsi à la problématique qui nous occupe, celui des canons littéraires. Il y a tout d’abord ce qu’Hyppolite Taine appelle le canon d’Alexandrie. (TAINE 1892. 11.) Sans entrer dans les polémiques autour de ce terme, la discussion sur les dates, nous constatons qu’un certain consensus, et même un consensus plutôt stable est constitué dans ce que nous appelons l’antiquité. Tout d’abord en ce qui concerne la littérature grecque, puis en ce qui concerne la littérature de langue latine. La liste est établie grosso modo par des clercs et des philologues d’Alexandrie au 4e siècle. Liée à l’école, aux études dites classiques, cette liste a eu la vie extrêmement longue. On peut remarquer que ce catalogue présente une liste en dent de scie, il privilégie certaines périodes et certains endroits, comme Athène au 4e siècle avant JC, ou alors Rome au 1e siècle avant JC. Une autre caractéristique du canon antique est la pérennisation des formes et des genres littéraires.

 Ce canon est fait de textes en grec et en latin. La culture humaniste n’utilise que ces deux langues là. L’apparition des langues nationales en Europe va donc complètement changer la donne. Il s’agit surtout de langues néolatines et de langues germaniques. La multiplication des langues nationales fait voler en éclat ce qui est resté vivant pendant de longs siècles. Autour de Dante, autour de Shakespeare, autour de Cervantes, autour de Jean Racine, autour de Goethe nous voyons la naissance de littératures nationales, l’talienne, l’anglaise, l’espagnole, la française, l’allemande. Autant de langues, autant de littératures. Ce qui provoque la naissance de la discipline dont nous sommes représentants, le comparatisme.

 Un des pionniers de la littérature comparée est le Hongrois, d’origine allemande, Hugo von Meltzl qui publie entre 1877 et 1888 à Kolozsvár où il est professeur, une revue, les *Cahiers de Littérature comparée*. C’est une revue polyglotte. Meltzl s’y attaque au problème de la multiplication des langues en inventant le Dekaglottisme. Le Dekaglottisme selon Meltzl est un catalogue de dix langues, celles que le comparatiste considère comme des langues de civilisation. En voici la liste : l’allemand, l’anglais, l’espagnol, le français, l’italien, le hollandais, le portugais, l’islandais, le suédois, le hongrois, ainsi que le latin. Liste bien discutable car il y manque terriblement le russe, ainsi que les autres langues slaves, et il y manque également la langue de Kierkegaard, le danois, ainsi que celle de Henrik Ibsen, le norvégien. Il y manque également Miczkiewicz et le polonais, et surtout la langue de Pouchkin, de Gogol, de Dostoievski, de Tolstoi, le russe.

 Si je parle de cette liste, plutôt bizarre et même ridicule, de Meltzl c’est qu’il rend évident et visible la difficulté de la constitution de canons littéraires après grec et après latin. Il n’y a plus de Pentecôte, le miracle de la compréhension ne se reproduira plus. A chacun donc son petit canon maison. Ou alors, en suivant l’idée de Goethe, l’acceptation de l’idée d’une littérature mondiale, et la lutte acharnée pour faire rentrer son poulain dans l’équipe, je veux dire le catalogue de la Weltliteratur. Lors de ces combats les grandes langues sont dans une situation avantageuse, ainsi le français, l’allemand, l’anglais et l’espagnole occupent pratiquement la totalité du terrain. Pour les autres, j’y viendrai plus tard, il faut des intermédiaires qui les laissent entrer masqués dans le domaine dont nous parlons.

 Une autre problématique du canon après-Antiquité est bien illustrée par la querelle en France des Anciens et les Modernes entre 1563 et 1715. Cette querelle entre les tenants de la tradition et les champions de la nouveauté est le modèle d’un combat qui va se répéter plusieurs fois dans le domaine des lettres. On assiste au même phénomène au début du XXe siècle avec l’apparition des mouvements d’avant-garde, ou alors avec la prépondérence du terme nouveau. *Uj versek, Neue Gedichte*, c’est-à-dire Nouvelle poésie, c’est le titre donné en 1906 par Ady Endre, et en 1907 par Rainer Maria Rilke à leur premier volume de poésie. Débat éternel , sans solution. Un mot de István Széchenyi, dans son ouvrage intitulé *Hitel,* (Crédit) nous suggère d’éviter le débat autour de nouveauté.(SZÉCHENYI, 1991. 64.) L’ancien n’est pas à rejeter uniqement parce qu’il est ancien, car il peut être mauvais, mais il peut être également bon, et le neuf n’est pas à être considéré comme bon rien que pour sa nouveauté car il peut être bon, mais il peut être également mauvais. Mais quoi qu’il en soit, la réécriture se trouve toujours au centre du débat littéraire. Les hommes racontent depuis toujours deux histoires, lisons nous dans une des grandes nouvelles de Jorge Luis Borges, *L’évangile selon Marc*, la première est l’histoire de celui qui s’en va, fait le tour du monde, et rentre finalement chez lui, la deuxième est l’histoire de celui qui est trahi par les siens et qui est mis à mort par une foule hostile. Ulysse et Jésus donc. Et dans une phrase a la portée plus large, Borges ajoute : Toute langue est un alphabet de symboles. (BORGES, 1984. 87.)

 Pour les tenants de la tradition classique la solution est simple. Notre compatriote, Antal Szerb, auteur d’une histoire de la littérature hongroise, et auteur dans un deuxième temps d’une *Histoire de la littérature mondiale* en 1941, grand canonisateur donc, déclare en effet dans son introduction : « La littérature mondiale n’est pas si volumineux si l’on y pense. Si nous ne prenons en considération que les oeuvres et les créateurs dont l’importance est vraiment mondiale, le corpus qui nous a paru infini, se réduit étonnemment vite. «  (SZERB 1941. 7.) Oui, mais quels sont les auteurs et quels sont les oeuvres qui méritent l’adjectif important ? Ceux, bien sûr que Szerb dans son catalogue désigne. Mais comment choisit-il, selon quels critères ? Premièrement en séparant le canon mondial des canons nationaux. Les oeuvres de son canon envoient un message qui signifie non seulement pour une seule nation, mais pour le monde entier. Et une deuxième caractéristique : « les écrivains et les oeuvres se fertilisent mutuellement, dépassant et les frontières d’Etat et et les siècles. » (SZERB, 1947. 9.) Il s’agit donc d’un dialogue. Le dialogue est ainsi au coeur de la Weltliteratur.

 La question de la tradition est brillamment analysée par le romaniste allemand, Ernst Robert Curtius qui introduit en même temps le terme de littérature européenne. Dans son grand ouvrage paru en 1951, *Littérature européenne et le Moyen Age latin*, Curtius démontre la continuité entre la littérature de l’antiquité, celle du Moyen Age et celle des temps modernes. Le thème central de Curtius est la rhétorique, et avec la rhétorique la topologie qui contient les moyens du processus littéraire. Les topos sont des clichés ou alors des lieux communs dont la présence est continue depuis Homère jusqu’a nos jours. Curtius étudie des figures de styles, des métaphores. Je citerai, au hasard, une des ces métaphores, celle qui est relative à la nourriture. Eschyle appelle ses tragédies « des tartines provenant des grands banquet homériques, et le mot satire, en latin satura, signifie plats mélangé. La Bible recèle de nombreuses métaphores relatives à la nourriture, nous n’en citerons qu’une, la plus célèbre, celle du fruit défendu. » (CURTIUS, 1956. 365.) Ce qui nous intéresse dans la démarche de Curtius, c’est que sa théorie est basée sur le rôle des éléments formels. Ce sont ces éléments formels qui constituent l’alphabet littéraire dont se servent les auteurs européens quel que soit la langue qu’ils utilisent pour écrire. Parmi les autres exemples de Curtius, je mentionnerai celui les première rencontre des amoureux, thème qui est repris et brillament analysé par Jean Rousset dans son livre intitulé *Leurs yeux se rencontrèrent*. (1988) Topos présent depuis l’histoire de Tristan jusqu’à *l’Éducation sentimentale* de Gustave Flaubert, et que je retrouve, pour donner un exemple plus récent et dans une autre langue, *Liberté,* roman de Sándor Márai écrit en 1945.

 Il me faut maintenant repasser à la problématique des langues. Le grand linguiste français, Antoine Meillet publie en 1918 un ouvrage où il essaie d’analyser les conséquences de la Grande Guerre*, Les langues dans l’Europe nouvelle*. La non compréhension entre les peuples qui a mené à l’Hécatombe de cette guerre est dûe, au moins en partie, à la multiplicité des langues européennes, affirme le linguiste. Il faut en tirer la conséquence : réduire le nombre des langues utilisées, à deux, si possible qui seraient alors l’anglais et le français. Quelques années plus tard Dezső Kosztolányi qui a eu en main la réédition de 1928 du livre de Meillet, publie une lettre ouverte passionné où il refuse les propositions de Meillet, en prenant la défense des petites langues, qui sont le socle des littératures nationales et ainsi les véhicules de valeurs inestimables.(KOSZTOLÁNYI, 1930). La question est épineuse. Récemment c’est le philosophe français, Alain Finkielkraut qui reprend cette problématique dans un de ses livres (*L’ingratitude,* 1998), il y justifie la prise de position de Kosztolányi.

 Ce qui nous ramène au problème de la Weltliteratur. Il y aurait ainsi d’un côté la littérature mondiale qui intègre les sommets, et de l’autre les litttératures nationales. Donc un canon universaliste, et/ ou des canons plus ou moins particuliers. Ce qui rend possible les attaques plus ou moins véhémentes contre le terme lui-même et surtout contre son essence. Dans son *Beetween past and Future* la philosophe Hannah Arendt, arrivée aux Etats-Unis au début des années 1940 insiste lourdement sur un phénomène qu’elle décrit comme la lente érosion de l’autorité et dont les conséquences se font surtout sentir dans le domaine de l’éducation. Le canon, très lié à l’école, va subir des attaques dans ce sens depuis les années 1960. (ARENDT, 1977) Les Cultural Studies, et surtout les Postcolonial studies attaquent de front le canon traditionnel. Les théories de Gayatri Spivak et d’autres reflètent évidemment les idéologies régnantes de l’époque.

Mais au lieu de parler des anticanons et anticomparatistes américains je prendrai ici plutôt un exemple français. René Etiemble, professeur de littérature comparée à la Sorbonne, dzns les années 1960-1970 prend le contrepied de l’opinion traditionnelle, et intègre dans le corpus toutes les littératures qui existent, en les appelant simplement Littérature. Chinois, japonais, arabe, indiens, egyptiens, la liste est bien longue. Le canon n’est autre ainsi que la Totalité, » l’ensemble de toutes les littératures, vivantes ou mortes dont nous avons gardé des traces écrites, ou seulement orales, et ce, sans discrimination langagière, politique ou religieuse. » (ETIEMBLE (1975, )

 Le propos d’Etiemble est certes absurde, mais il a le mérite d’être conséquent. Si l’on respecte l’idéologie égalitaire qui se trouve à l’arrière-plan des études du comparatiste, on ne peut arriver qu’au résultat qui est présenté par Etiemble. Qui voit d’ailleurs très bien les difficultés dûes à sa proposition. D’une part le comparatiste qui travaille sur le corpus totalité est obligé de faire confiance aux spécialistes qui ont accès aux littératures moins connus, le plus souvent non-européennes. Et même en acceptant et intégrant les travaux de ces spécialistes, il est dépendant des traductions dans le cas des oeuvres écrits dans une langue que lui ne maîtrise pas. S’il y a totalité, le tri reste pourtant nécessaire. Et ici s’introduit le facteur temps. Étiemble nous propose un calcul bizarre, mais amusant, selon lequel nous avons grosso modo cinquante années à lire, c’est-à-dire, si nous ne tenons pas compte des jours de maladie et les jours de repos, 18,262 jours. « Compte rigoureusement tenu du sommeil, des repas, des obligations et des plaisirs de la vie, du métier, estimez le temps qui vous reste à lire des chefs d’oeuvre dans le seul dessein d’entrevoir ce que c’est juste la littérature. Par une générosité aberrante, je vous accorde le privilège de lire chaque jour un très beau livre parmi tous ceux qui vous sont accessibles en votre langue et dans les langues étrangères dont vous disposez, soit en original, soit en traduction. (...) Par rapport au nombre des très beaux livres qui existent qu’est-ce que les 18.262 titres ? Une misère. » (ETIEMBLE, 1975. 29-30).

 Le long développement d’Etiemble nous prouve, me semble-t-il que le tri est absolument nécessaire, qu’un choix stricte est inévitable. Une des solutions, dans l’esprit de Meltzl, serait de restreindre le canon aux textes écrits dans les langues que le créateur du catalogue possède. On évite comme cela les traductions, et on évite l’emprunt aux spécialistes. C’est le cas de Mihály Babits, auteur d’une *Histoire de la littérature européenne*, paru en 1934-1935 dont le corpus contient des oeuvres en grec, en latin, puis en italien, en français, en anglais et en allemand. Dans son monumental *Temps et récit,*  texte éminamment canonisateur, Paul Ricoeur prend ses exemples, et il y en a beaucoup, uniquement dans les langues qu’il possède : le grec, le latin, le français, l’anglais, l’allemand. Même techmique d’un autre canonisateur, George Steiner dans son *In Bluebird Castle* ou alors de Jean-Louis Backès en 1994 dans son *Histoire de la littérature européenne*. Et pour donner un exemple plus récent, Emmanuel Bouju dans son *Transcription de l’histoire, Essai sur le roman* *européen de la fin* *du XXe siècle*, ouvrage paru en 2006, analyse des romans écrits en français, en allemand, en italien, en anglais, en espagnole, en portugais, romans lus dans l’original, auxquel il ajoute un Hongrois, Imre Kertész, lui seul lu en traduction.

 Mais où en sommes nous aujourd’hui ? Y a-t-il des canons et si oui comment se fait la canonisation ? Du côté des langues il y a au moins deux réponses. La première est celle de Harold Bloom dans son *Western canon* ouvrage paru en 1994 qui examine et catalogue la littérature du point de vue du lecteur qui ne lit qu’en anglais. Les grandes tendances indiquée par Bloom suivent plutot fidèlement les canons traditionnels, mais en ce qui concerne les littératures non anglaises les choix de l’auteur sont souvent étonnant et bizarres. La deuxième réponse nous ramène de nouveau à Babel. Il suffit de voir le polyglottisme introduit par l’élargissement de l’Union européenne qui officialise non moins – apres les quatre puis dix-sept – vingt-quatre langues. Il est vrai que les linguistes comptent bien plus de langues en Europe, au moins une centaine.

 Il me semble que la voie à suivre ne peut être que celle désignée par Curtius, l’acceptation de l’idée d’une littérature européenne. Une littérature qui fait partie d’une culture européenne, Rome et Jérusalem, comme le dit Lev Chestov, une continuité depuis les Grecs jusqu’aujourd’hui. Un canon qui n’est point la somme des canons nationaux. Un canon en plein mouvement, modifiable et souvent modifié, mais dont l’essentiel, le noyau est résistible. Mais selon quels critères établir le catalogue ? Quels sont les oeuvres à y introduire ? Et qui ont l’autorisation de faire le tri ?

 Certains pensent qu’il n’y a point de canons accepté par tout le monde, mais qu’il y a des canons paralelles. C’est le point de vue de notre collègue Mihály Szegedy-Maszak qui a dirigé une grande somme sur la littérature hongroise intitulé *Histoires de la littérature hongrois*e. Il y en aurait donc plusieurs. Je retrouve la même idée chez Witold Gombrowicz dans son livre d’interview intitulé *Testament*. Pour le grand écrivain polonais les lecteurs ne représentent plus un corps homogène, car la littérature est scindée en tendances : il y a des romans catholiques, des romans marxistes, des romans existentialistes etc. et chaque tendance possède son propre troupe de lecteurs. J’ajouterai qu’il peut y avoir des canons géographiques selon le lieu ou le canon est créé. La canon de Londres diffère de celui de Madrid, celui de Madrid du canon de Barcelone, le canon de Paris du canon de Budapest etc. Le poids du lieu tend a modifier la liste, car chacun essaie y introduire un ou plusieurs de ses compatriotes.

 J’arrive enfin a la problématique de la canonisation. Qui sont les acteurs du processus ? Premièrement - déjà Curtius en parle, depuis le Moyen âge c’est l’école, l’école depuis les premières classes jusqu’à l’Université. Il y aussi des institutions qui y travaillent, comme les Académies par exemple. Il y a ensuite les revues littéraires, les critiques littéraires et il y a les éditeurs et les foires du livre. Il y a aussi les écrivains eux-mêmes qui émettent souvent et bien volontiers des opinions visant à influencer la canonisation. Il y a bien sur les lecteurs qui ont depuis peu un nouvel outil à leur disposition, la possibilité de publier leurs commentaires sur les sites des grands distributeurs, comme la FNAC ou l’Amazon. Et il y a aussi le pouvoir politique, surtout dans les pays de régime plus ou moins autoritaires qui pense que le canon littéraire peut être un atout dans la lutte qu’il mène pour assoire sa manière de penser dans la société. Derrière tout cela il se trouve une idée – idée dans le sens platonicien -, l’idée de l’oeuvre idéal qui contient un message audible dans le monde entier.

 Quel peut-être cette idée ? Martin Heidegger dans un très bel essai dans son volume intitulé *Holzwege*, et consacré à Hölderlin et à Rilke, décrit notre monde comme un lieu sans Dieu, un lieu d’où non seulement Dieu, mais même l’idée de Dieu est absent. Pourtant le trésor, l’espoir existe, mais il est enseveli au fond d’un ravin. Mais nous n’en savons rien. C’est ici que le poète intervient : il est le seul capable de sentir et de retrouver, non pas le trésor, mais au moins sa trace et de nous transmettre par ses écrits ce qu’il en sait.

 Ou alors une autre approche, les situations frontières décrites chez Karl Jaspers. Il y a dans notre vie des apories, des situations déséspérément sans solution, des moments où nous nous heurtons à un mur impossible à escalader. Ce sont la problématique du temps, de la maladie, de la mort, du péché, les seuls thèmes qui méritent d’ être traité par la littérature. (JASPERS, Un troisième exemple est celui de Imre Kertész. Le point de départ de Kertész est également un monde d’où Dieu est absent. Mais comment vivre et survivre, comment garder notre humanité s’il n’y personne qui nous scrute qui est témoin de notre histoire ? Il faut absolument, il nous est impérativement nécessaire que notre histoire puisse être relaté, c’est la raison d’existence du roman. C’est l’esprit du récit, une expression emprunté à Thomas Mann qui sert alors de démiurge pourque l’histoire, tout d’abord évidemment l’ histoire d’Auschwitz, puisse être racontée.

 Mais ce que je fais ce n’est que le contournement du phénomène de la canonisation. Les facteurs énumérés participent certes au processus, mais il est difficile sinon impossible à dire dans quelle mesure. La canonisation est une *satura,* un plat mélangé. Le travail des éléments différents est parfois visible, plus souvent invisible, le résultat est souvent logique, parfois parfaitement étonnant. C’est ici que je voudrais évoquer le point de vue de notre collègue Kulcsár Szabó Ernő qui considère que la question est avant tout une question de langage. « Le langage de la littérature n’est point une langue travaillée (mise en vers, représentation ou mise en forme) car il unit dans un seul acte tout ce qu’il concerne de façon à ce que la chose ne peut puisse être séparée de sa forme langagière. S’il y a ici chose c’est qu’il n’est présent que comme langue. » Puis il ajoute : « La question la plus passionnante c’est ce qui arrive quand un oeuvre ouvre de façon inattendu un mode d’autocompréhension en jetant une lumière neuve sur le canon littéraire contemporain. Un tel moment prouve de nouveau le caractère non influencable des canons. Il serait difficile de le prouver, mais je pense que c’est le caractéristique principal des canons. »

 Le phénomène dont Kulcsár Szabó parle concerne surtout les gestes d’influence de la politique par rapport à quoi le canon garde le plus souvent son indépendance. Pour finir je voudrais soulever encore un point, de nature différente : le jeu d’influence à l’intérieur de l’espace centre-européen. Le canon Weltliteratur en Hongrie est plutôt incertain en ce qui concerne le présent et le passé récent. Et surtout en ce qui concerne les littératures de nos voisins, les Serbes, le Tchèques, les Polonais, les Roumains. Contrairement à la logique il est pratiquement exclu qu’un texte des littératures en question soit integré directement, c’est-à-dire par l’apparition du texte en question en traduction hongroise. Il lui faut un intermédiaire. Je pourrais donner de nombreux exemples. Danilo Kis perce en Hongrie après avoir été canonisé en France. Idem dans le cas de Witold Gombrowicz qui n’arrive qu’une fois sa notoriété soit établie en Allemagne et surtout en France. Le cas de Milan Kundera est plus compliqué, modestement présent tant qu’ il n’est qu’un auteur tchèque, il devient un auteur incontournable après son passage de son pays natal en Europe occidentale. La réception d’Imre Kertész est encore plus surprenant car il s’agit d’un écrivain de langue hongroise. Kertész doit attendre une quinzaine d’année après la publication *d’Etre sans destin* en 1976 pour qu’il soit enfin reconnu comme un auteur de premier plan, et ceci en très grande partie grâce à son succès en Allemagne. L’arrivée de Sándor Márai en Pologne n’est compréhensible qu’à la lumière de son succès inattendu juste après sa mort, d’abord en Italie, puis et surtout en Allemagne.

 Ce genre de canonisation où les auteurs qui écrivent dans une petite langue n’arrivent au canon d’une autre petite langue que par un détour, c’est à dire par un passage dans l’espace d’une grande langue – une langue à la mode, cette canonisation existe depuis longtemps. C’est de cette façon là que trois grands auteurs du 19e, Kierkegaard, Ibsen et Strindberg sont canonisés après avoir été intégré par le canon allemand.

 La canonisation est un processus labyrinthique. Le chemin le plus court est barré, il faut

faire des détours souvent compliqués, et il n’y a aucun raison pour que cette situation

change. Il ne faut pourtant pas cesser nos efforts pour que le canon puisse s’enrichir par les

meilleurs produits de la région dont nous sommes les représentants, le centre de l’Europe.

Bibliographie :

ARENDT Hannah, Between Past and Future, Penguin Books, New Yort, 1977.

BABITS Mihály, Az európai irodalom története, Szépirodalmi, Budapest, 1972.

BACKES Jean-Louis, Littérature européenne, Bélin, Paris, 2000.

BLOOM Harold, The Western Canon, Riverhead, New York, 1995.

BOUJU Emmanuel,

BORGES Jorge Luis, L’évangile selon Marc, In Le rapport de Brodie, Gallimard, Paris, 1984.

CURTIUS Ernst Robert, La littérature européenne et le Moyen Age, PUF Paris, 1956.

CHESTOV Lev, Athens and Jerusalem, Ohio Univ. Press, Athens, Ohio, 1966.

ETIEMBLE René, Essais de littérature (vraiment) générale, Gallimard, Paris, 1975.

GOMBROWICZ Witold, Testament, Pierre Belfond, Paris, 1968.

HEIDEGGER Martin, Dichter vozu? In Holzwege, Klostermann, Frankfurt am Main, 1964.

JASPERS Karl, Introduction à la philosophie, 10/18, Paris, 1965.

KERTÉSZ Imre,

KOSZTOLÁNYI Dezső, A Magyar nyelv helye a földgolyón, Nyílt levél Antoine Meillet úrhoz, a Collège de France tanárjához, Nyugat 1930/14.

KULCSÁR SZABÓ Ernő, Könyvesblog, Az irodalmi kánonok befolyásolhatatlanok, 2015. márc. 18.

MÁRAI Sándor, Liberté, Albin Michel, Paris, 2006.

MEILLET Antoine, Les langues dans l’Europe nouvelle, Payot, Paris, 1918.

ROUSSET Jean, Leurs yeux se rencontrèrent, José Corti, Paris, 1988.

SZÉCHENYI István, Hitel, Közgazdasági és Jogi Kiadó, Budapest, 1991.

SZEGEDY MASZÁK Mihály (szerk.) A Magyar irodalom történetei, Gondolat, Budapest, 2007.

SZERB Antal, A világirodalom története, Franklin, Budapest, 1941.

TAINE Hyppolite, Les origines de la France contemporaine, Hachette, Paris, 1892.